

# PARIZAN

Bulletin du Dojo Zen de Paris  
fondé par Maître Taisen Deshimaru

## VIDER LA BOUTEILLE

COMMENT PARLER de «MU»? Le *Hannya Shingyō* le fait magnifiquement (dans la mesure où cela est possible, bien sûr). On peut dire que chaque phrase de ce sutra évoque *mu*. En voici une : « *Mu u ku fu on ri issai ten do mu so ku gyō ne han* ». On peut la traduire ainsi : « Ayant tranché toute illusion et tout attachement, le bodhisattva réalise la fin ultime de la vie : le nirvana. »

Nirvana est un mot créé par Bouddha qui signifie extinction. Extinction de quoi? De ce que Bouddha appelle la soif. Pas la soif physiologique mais une autre, plus profonde, plus radicale qui renvoie à ce qu'on pourrait appeler l'insatisfaction existentielle.

Cette soif, le premier réflexe est de chercher à l'éteindre par les objets du monde extérieur : biens matériels, argent, pouvoir, sexe, savoir intellectuel... mais ça ne marche pas. La soif subsiste : quelque chose manque, mais on ne sait pas quoi. On en rajoute alors une couche en convoitant toujours plus les objets du monde extérieur : encore plus d'argent, de biens, de pouvoir... Mais ça ne marche toujours pas. La soif en question paraît inextinguible.

Le père de Bouddha a joué ce jeu-là avec son fils : il l'a saturé de confort, de biens, d'honneurs, de concubines, lui a fait miroiter les ors du pouvoir qui se profilait à l'horizon pour lui... Mais rien n'y fit. Bouddha n'était pas satisfait; la soif le tenaillait toujours. C'est alors que, quittant son palais, il s'adonna à diverses pratiques pour finalement s'asseoir sous un arbre, en zazen : il y abandonna l'illusion d'être une entité séparée et réalisa qu'il était le grand « tout ». La soif aussitôt s'apaisa. Il ressentit une paix indescriptible. Pour la nommer il créa le mot nirvana : soif éteinte, insatisfaction chronique tranchée.

C'est une expérience à faire, pas de la philosophie. Chaque homme peut la faire : il suffit d'être vide d'ego. Si on est vide d'ego, on est rempli d'être; si on est rempli d'ego, on est dans la soif, dans le manque d'être.

Cette métaphore du vide et du plein, si bien évocatrice de *mu*, me rappelle ce *koan* donné à ses disciples par Maître Deshimaru lors d'une session d'été : « *Empty the bottle* » (videz la bouteille). C'est exprimer avec beaucoup d'humour le *koan* de *mu* : c'est en vidant la bouteille de l'ego qu'on peut éteindre cette soif autrement inextinguible et réaliser ce Rien qui n'est pas rien.

G. P.



MU

Calligraphie de Maître Taisen Deshimaru

## ÉDITORIAL

☞ Maître Joshu répondit « *mu!* » à cette question d'un moine : « Y a-t-il de la nature de bouddha dans un chien ? » Ce *koan* bien connu est très prisé dans l'école Rinzai.

*Mu* signifie littéralement « non » ou « aucunement » mais ici ce mot ne se réfère pas à son sens littéral, c'est « *mu* » pur et simple. Pas d'opposition entre « rien » et « quelque chose » : voilà notre enseignement.

À la lecture de ce Parizan, on ne pourra s'empêcher de penser aux propos d'un humoriste bien connu :

« *Si on parle pour ne rien dire, de quoi allons-nous parler?*

*Eh bien, de rien!*

*Car rien... ce n'est pas rien. »*

Bonne pratique estivale et bonne lecture!

J.-P. R.

« *S'éveiller au corps du Dharma, c'est saisir la vie. C'est planter fermement ses pieds sur le sol et comprendre qu'un être humain est un produit de l'univers et que rien ne l'en sépare. Si nous ne percevons pas que notre moi et l'univers forment une unité indivisible, nous devenons la proie de notre ego individuel et nous nous faisons duper. Lorsque cesse cette tromperie, nous comprenons qu'il n'y a rien. »*

Kōdō Sawaki



« *Diminue et diminue encore pour arriver à ne plus agir.*

*Par le non-agir*

*il n'y a rien qui ne se fasse.*

*C'est par le non-faire*

*que l'on gagne l'univers.*

*Celui qui veut faire*

*ne peut gagner l'univers. »*

Lao-tseu, *Tao Tè King*

MU, LITTÉRALEMENT CE QUI N'EST PAS, SANS

RIEN...

LORSQUE MAÎTRE DESHIMARU rencontra Kōdō Sawaki il fut surpris et intrigué par sa pratique intense et rigoureuse. Il lui demanda :

— Pourquoi pratiquez-vous zazen ?

— *Mu*, pour rien, lui a répondu Kōdō.

Alors il s'est dit : Pour rien ! Cela m'intéresse. Et il décida tout de suite de suivre l'exemple de Kōdō.

En général on n'aime pas faire ce qui ne sert à rien. Si on devient profondément intime avec zazen on peut comprendre ce rien, *mu* qui inclut toute chose. S'asseoir sans désirer quoi que ce soit, pour rien avec vigueur c'est rejoindre la totalité. Là se trouve le bonheur authentique, la plus grande joie.

*Mu*, rien, n'est pas le néant mais l'opposé de *u*, l'existence. Maître Keizan Jōkin, le troisième successeur de Dōgen dit : « Je vous en prie, étudiez avec exactitude *u*, l'existence et comprenez en profondeur *mu*, la non-existence. Ne devenez pas une personne excentrique qui ne regarde et ne préserve qu'un seul côté. »

*U*, les formes signifie cela existe, il y a, et *mu*, la non-existence, ce qui n'est pas, rien. Ce sont des termes très importants dans la Voie du Bouddha.

On retrouve ce kanji dans beaucoup d'expressions : *mushin*, non-esprit ; *muga* non-substance ; *mujō*, non-permanence ; *mushotoku*, non-but, non-profit...

À partir de la pratique, comprendre *u* à travers *mu*, l'esprit profond de zazen.

La forme même de zazen est une posture forte, belle, noble, à l'intérieur de laquelle il ne reste rien. Et si on est dépouillé, nu dans la réalité de l'instant présent, complètement détendu, libre, ouvert on peut devenir unité avec l'esprit originel qui existe en chacun de nous mais qui est souvent occulté par toutes les pensées et les émotions qui nous agitent. À travers cette rencontre se réalise notre véritable nature. Mais cette expérience ne peut pas être utilisée pour notre ego. Aussi pour la plupart des gens cela n'a pas tellement de valeur. Lorsque la pratique spirituelle

est *mushotoku*, sans but, ni profit personnel, *u* et *mu*, la forme et l'essence deviennent unité.

Si on réalise que tout en existant rien n'a de substance propre, *muga*, que toute existence et ses éléments constituants sont impermanents, *mujō* et dépendants du principe de causalité, on peut comprendre intuitivement et subitement la base de toute connaissance : *ku*, l'existence sans noumène. Tous les phénomènes, *shiki* sont les ombres de l'esprit originel, *ku*.

*Shiki* représente les aspects ou les structures temporaires, momentanés et éphémères, *ku* est le pouvoir cosmique infini et éternel, présent dans l'infinité des choses. Et de *ku*, la vacuité naissent les phénomènes, *shiki*, qui retournent à *ku*. Seul l'attachement à notre ego veut donner aux phénomènes une substance propre. Si l'esprit se libère de l'ego il devient *ku*, sans entrave.

Revenir à la source, à l'origine de toute chose est la vraie réalité de notre existence. Comprendre intimement, réaliser l'existence *u* et la non-existence *mu*, retrouver l'esprit sans obstacle, sans conception personnelle, sans souillure, non-divisé, sans séparation entre intérieur et extérieur, ainsi le lien entre le cosmos et nous devient complètement transparent. Alors, selon la célèbre métaphore, « l'homme de bois chante et la femme de pierre se lève et danse ».

E. de S.

*l'abeille ignorante  
butine une fleur peinte  
et moi, qui m'observe ?*

*assis jambes croisées  
dans le silence de la nuit  
rien à rajouter*

*sur le tatami  
après le départ des moines  
la chatte assise, seule*

*où est l'extérieur ?  
chants d'oiseaux, pensées qui passent  
où est l'intérieur ?*

*une vie longue ou brève,  
tes cendres parmi les buis  
ne peuvent le dire*

L. B.

DANS LE ZEN, ON AIME BIEN *mu* et on court après d'une façon ou d'une autre. On fait zazen et on s'en sert comme d'une méthode, un moyen pour ne pas courir après les illusions. On se regarde, se regarde, se regarde... Mais si on n'arrive pas à vraiment s'oublier, on tombe alors dans le piège inverse. On se dit : « Maintenant j'ai compris : il n'y a rien. *Mu*. Je suis comme Bouddha, *mu*. Quand je fais zazen, je suis dans l'absolu, la vraie réalité. »

Alors le maître demande au disciple : « Ça va ? comment tu te sens aujourd'hui ? »

Le disciple : Ça va bien. Je suis rien.

Le maître : Ah bon ? Rien ?

Le disciple : Ouais, rien. Qu'est-ce que vous en pensez, Maître ?

Le maître : Laisse tomber toutes ces bêtises !

Le disciple : Comment voulez-vous que je laisse tomber toutes ces bêtises, puisque je viens de vous dire que c'est déjà fait ?

— Eh bien, dans ce cas, dit le maître, il faut tout de suite que tu jettes encore cela. »

Ne pas chercher la vérité ni fuir les illusions, car d'un point de vue supérieur, même la vérité est un préjugé, une illusion.

Les maîtres de la transmission insistent pour nous dire que l'existence n'est qu'un phénomène qui vient du système cosmique, et que vérité et illusion ne sont que deux ombres sur un miroir. Et ces deux ombres, l'ombre de vérité et l'ombre d'illusion, viennent de notre conscience personnelle. Votre désir devient vision – mon désir, ma vision, mon ombre...

Le maître veut sans doute que nous ne soyons ni avec *mu* ni sans *shiki*. Il veut nous faire comprendre que les pensées en elles-mêmes ne sont pas un fardeau ; mais que courir après, ou les fuir, même un tout petit peu, devient un grand fardeau qui obscurcit complètement la pratique de la Voie.

Ph. C.

Dans le Ventre du Dragon, Deux versants éditeur.

...MÊME PAS RIEN QUI PUISSE ÊTRE SAISI

**MU.** IL N'Y A PAS. Cela n'est pas. N'a pas de substance, d'existence propre, ne relève d'aucune existence spontanée.

Chaque matin dans le dōjō, les disciples chantent le *Hannya Shingyō* et sa longue série de *mu* et de *fu*. Mais il ne s'agit pas de philosophie à propos de ce qui est et ce qui n'est pas, de ce qui existe et ce qui n'existe pas, ou encore de ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Il s'agit d'une invite exclusive à l'expérience personnelle, directe, irremplaçable, ineffable et en elle-même insaisissable : l'expérience de *ku*, de la conscience *hishiryō*.

Tout au long du sutra, *mu* revient : il n'y a pas cela. Cela n'existe pas en tant que tel. Sous-entendu ou répété : cela n'est pas, cela n'a pas d'existence dans (au regard de) *ku*. De fait dans *ku* il n'y a ni existence ni non existence, ni forme ni non forme, ni commencement ni fin. Ni les organes des sens, ni leur objet, ni couleur, ni son, ni odeur, ni goût, ni pensée. Ni non-pensée. Ni passé ni futur.

Et pourtant les pensées apparaissent. Les phénomènes apparaissent, incessamment, générés par *ku*. *Ku* contient en lui-même tous les phénomènes et tous les phénomènes procèdent de *ku*. Toutes les potentialités, face auxquelles nous sommes libres.

Nonobstant *mu*, cela n'est pas : rien. « Il n'y a rien, donc je peux faire n'importe quoi », cela c'est le nihilisme, rien à voir. Simplement, il n'y a rien qui puisse être saisi. Rien à saisir.

Par personne. Par aucun ego, en lui-même privé d'existence propre.

Alors seulement respirer. Entrer dedans cela sans peur, sans limites, sans *a priori*, sans rien, librement. Sauter dans le vide et danser sur la Voie comme disait Maître Deshimaru. Seulement se concentrer sur la posture et la respiration, ne pas suivre ni repousser ses pensées. Ainsi cela apparaît et disparaît. Le zen n'enseigne pas la vérité, telle un Graal fini et déposé une fois pour toutes. La vérité n'existe pas (n'est pas déposée, ni déte-

ne) quelque part. La pratique du zen enseigne seulement comment revenir à l'enracinement dans la conscience originelle, primordiale, la conscience *ku*, sans objet, sans but particulier, sans recherche d'obtention, au-delà de l'ego. *Mu sho to ku*.

Car il n'y a rien (qui puisse être saisi, obtenu) en raison du fait que *mu jō*, tout est impermanent, *mu ga*, l'ego est sans substance propre, *sho ho kai ku*, tout est *ku* comme il est écrit en premier lieu : c'est le premier principe de l'enseignement bouddhique, le sceau des trois lois, *san boin*.

Le second principe, c'est *innenka*, les douze chaînons de l'interdépendance, dont le premier est *mu myō*, l'ignorance, qui génère tous les autres : (je, sans substance) ne (peux) pas connaître. *Mu myō* caractérise et conditionne toute existence phénoménale. *Mu myō* précède la naissance et produit karma et du reste *gyō*, toute action. *Shiki*, la conscience, vient ensuite.

Or il est avéré que cela peut être atteint : *zazen* lui-même est l'éveil. Mais l'éveil de qui? À quoi? L'ego est sans substance et il n'y a rien (rien n'existe) à saisir (qui puisse être saisi), encore moins à conserver, obtenir, avoir obtenu. *Mu*.

En réalité dans *ku*, *mu myō yaku mu mu myō*, « il n'y a ni ignorance ni cessation de l'ignorance » : *mu myō*, le non-éveil, et *myō*, l'éveil, ne s'opposent pas. Seules les limites de notre intelligence, la discrimination, entretiennent l'illusion. Cela est là où cela (quand cela) n'est plus ni discriminé, ni différencié. *Zazen*.

C'est pourquoi les bouddhas de tous les temps pratiquent l'assise sans affaires, l'actualisation de *mu myō yaku mu mu myō* : cependant que rien n'est obtenu (*mujō*) par personne (*muga*), ici et maintenant, éternellement, exactement, cela est obtenu et transmis, de maître à disciple.

H. V.

LORSQUE SŌSAN VINT VOIR Maître Eka, il lui demanda :

« Je vous en prie, Maître, mon esprit n'est pas en paix. S'il vous plaît, purifiez-le. »

Eka répondit : « Montre-moi cet esprit, ainsi pourrais-je m'en occuper ! »

Sōsan s'intériorisa un moment et dit : « Impossible, je ne trouve rien. »

Eka répondit : « C'est qu'il est déjà purifié. »

Pendant *zazen* les pensées apparaissent mais essayez de les saisir, et plus encore cherchez donc à découvrir la source, le penseur...

Que trouvez-vous?

Rien!

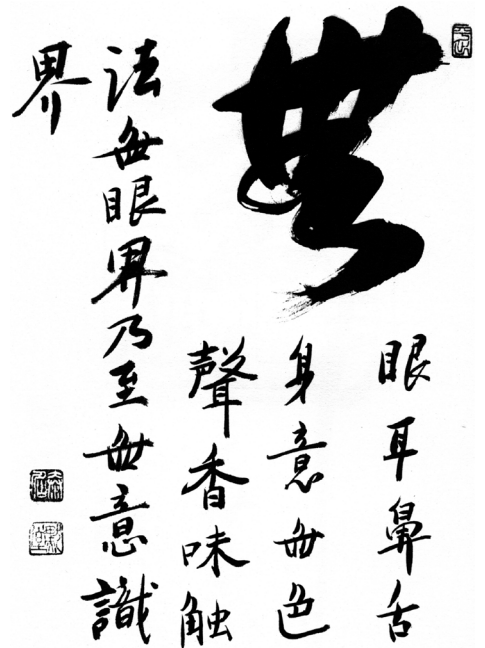
Restez là tranquillement, ne vous empressez pas pour combler ce Rien.

Surtout, n'essayez pas d'en faire quelque chose.

Inconsciemment, naturellement, automatiquement, ce Rien se révèle alors être la substance de toutes choses.

De lui tout émerge, en lui tout se libère.

P. M. T.



« Dans *ku*, il n'y a pas d'yeux, pas d'oreilles, pas de nez, pas de langue, pas de corps, pas de mental. »

Calligraphie de Maître Taisen Deshimaru

**LE MONASTÈRE DE L'AUBE**



*Le monastère de l'aube*  
par Corinne Atlan  
éditions Albin Michel

Corinne Atlan, traductrice des plus grands auteurs japonais, nous offre sans autres prétentions ce long roman «initiatique». Écrit un peu à la manière du *Siddharta* de Hermann Hesse, celui-ci met en perspective les écoles vivantes du bouddhisme Mahayāna et Vajrayāna aux débuts de l'ère Meiji, tant sur le sol du Japon qu'à Ceylan, au Nord de l'Inde, au Népal ou au Tibet.

En arrière-plan, les tribulations chinoises des maîtres de la tradition nourrissent la quête de son héros, un jeune moine shingon imprégné de shintoïsme comme le veut alors l'époque qui s'achève au Japon. C'est ainsi que Mitsudo, qui a grandi parmi les temples sophistiqués des hauts plateaux du mont Koya, non loin de Kyoto, l'ancienne capitale où règnent sans partage les shoguns, va devoir quitter son maître Shodo, faute d'avoir trouvé la paix du cœur et celle des sens. L'histoire troublante de cette quête personnelle se double de celle, non moins troublée, d'un Japon sommé de s'ouvrir à l'Occident.

Embrassant les enseignements reçus au hasard de ses rencontres avec les grands maîtres d'alors, Mitsudo ira ainsi, sans jamais trahir ses premiers engagements, d'initiation en initiation, de sādhu en yogini et de lama en maître zen, jusqu'à la réconciliation spirituelle qu'il cherche depuis l'enfance. Cependant qu'avec le nouveau siècle le Japon s'apprête à faire face à un nouvel orage historique, l'éveil de Mitsudo aura raison de ce qui le tenait depuis toujours séparé de la vie et de l'univers, évoquant à dessein l'expérience du Bouddha lui-même, lorsque celui-ci s'éveille sous l'arbre de la *bodhi*, puis entreprend de porter remède à l'éternelle souffrance humaine.

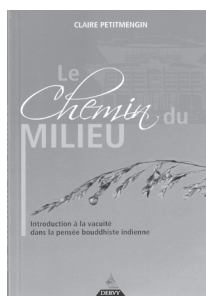
L'ouvrage a été en partie rédigé à l'abri de la Villa Kujojama, l'institut franco-japonais de Kyoto créé en 1992 et inauguré par Michel Serres, dont l'opuscule de circonstance «Pour célébrer l'échange» dit assez ce que le travail de Corinne Atlan doit à un havre de cette nature.

À lire d'un trait un soir de lune pleine.

H. V.



**LE CHEMIN DU MILIEU**



*Le Chemin du Milieu*  
Introduction à la vacuité dans la pensée bouddhiste indienne.  
Claire Petitmengin,  
éditions Dervy.

Claire Petitmengin, reprenant son mémoire universitaire, a produit un livre éclairé par sa pratique du bouddhisme tibétain. Elle montre la place de la notion de vide (*śūnya*, *ku* en japonais) dans le bouddhisme des origines. Elle décrit surtout comment Nagarjuna

(II<sup>e</sup> siècle de notre ère) et ses successeurs formant l'école Mādhyamaka, en ont fait un outil d'éveil pour dissoudre l'illusion que la réalité observable aurait quelque substance. Leurs raisonnements philosophiques font imploser toutes les conceptions qui peuvent être proposées pour définir la réalité, et visent ce faisant à nous sortir de notre rêve. Ces développements font le cœur du livre, ils sont amenés avec rigueur et présentés avec leur vocabulaire sanskrit d'origine, défini avec précision. Le sutra *Hannya Shingyō* que nous chantons tous les jours dans le dōjō présente un résumé de ces enseignements. Certaines notions bouddhiques comme celle de coproduction conditionnée, certaines affirmations comme celle de l'identité du samsara et du nirvana apparaissent dans toute leur logique. De même, l'absence de réponse du Bouddha aux questions sur la nature du réel se révèle une authentique réponse : ni l'être, ni le néant, mais la vérité du silence. Le débat avec l'autre école influente de l'époque, le Yogachara, aide à en comprendre toutes les implications : si tout objet est vide, la pensée du moins existe-t-elle?

Et l'esprit de bouddha a-t-il une existence? ou le vide lui-même? Non, non et non, argumentent et concluent les tenants de la Voie du Milieu.

Constater par soi-même la vacuité des phénomènes en ressort comme le seul moyen de prendre contact avec la réalité inexprimable. Expérience que l'auteur décrit avec un détail scientifique dans les pratiques de *samatha* et *vipasyana*, qui semblent bien correspondre, dans les écoles tibétaines, à nos activités de concentration et d'observation pendant *zazen*. *Shiki soku ze ku*, *ku soku ze shiki* : pour qui veut comprendre d'où vient cet enseignement mille fois répété dans le dōjō, ce livre apporte une nourriture certes un peu difficile à ingérer, mais fort stimulante.

P. F.

**GAITAN**

外單

De *gai*, extérieur, et *tan*, litt. simple (dans le sens de non multiple). Dans le zen désigne l'estrade où traditionnellement on médite dans le *zendō*. *Gaitan*, l'estrade de méditation à l'extérieur.

Ont collaboré à ce numéro :

- |                  |                       |
|------------------|-----------------------|
| Luc Bordes       | Gérard Pilet          |
| Philippe Coupey  | Jean-Pierre Romain    |
| Patrick Ferrieux | Evelyn de Smedt       |
| Pol Guilloux     | Pierre-Michel Trémeau |
| Catherine Mollet | Hervé Vernay          |

Édition juin 2007  
Tiré à 500 exemplaires



Parizon Bukko Zenji  
fondeur Maître Taisen Dashimaru

**DOJO ZEN DE PARIS**  
175, rue de Tolbiac - 75013 Paris  
Tél. : 01 53 80 19 19  
[www.dojozenparis.com](http://www.dojozenparis.com)